

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 56 (1927)
Heft: 7

Nachruf: M. Georges Python et la Société fribourgeoise d'éducation

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

SOMMAIRE. — M. Georges Python et la Société fribourgeoise d'éducation. — Leçons de français pour le cours moyen. — La durée de la scolarité dans le canton de Berne. — Nécrologie. — Bibliographies. — Les principaux événements de l'année 1925 (suite et fin). — Société des institutrices.

M. GEORGES PYTHON

ET LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION

Parmi tant d'institutions à but idéal dont s'honore Fribourg, aucune n'a mérité comme la Société fribourgeoise d'éducation cette chaude sympathie que M. Python savait prodiguer aux meilleures œuvres de relèvement et de progrès. Que de fois il en proclama les éminents services ! que de fois il l'encouragea par la parole et par la plume ! L'intérêt qu'il portait à ses travaux et l'empressement avec lequel il accueillait les vœux émis dans ses séances annuelles, ne disent-ils pas combien elle lui fut chère ? Il s'associait avec un plaisir toujours nouveau à ses diverses manifestations et j'imagine que tout membre ayant quelque peu fréquenté nos assemblées corroborera mon assertion. Avant même d'être appelé à la plus haute charge scolaire du canton, il suivait avec sollicitude les faits et gestes de cette union des serviteurs de l'école, dont l'idée première remonte au vaillant chanoine Schorderet, l'ami fidèle de M. Georges Python. Ainsi, lors d'un débat brûlant où l'on semblait méconnaître une

décision antérieure recommandant l'élaboration de livres de lecture, le chef de la Direction de l'Instruction publique rappelait, non sans humour, une parole de M. Wicky, membre de la Commission des études, qui, en 1881, revenu de l'assemblée de Courtion, se félicitait du vote intervenu : « Enfin, disait l'éloquent chanoine et professeur, nous aurons dans nos écoles des manuels de « chez nous », reflétant notre mentalité, nos traditions, nos croyances. »

A entretenir de tels sentiments à l'endroit de l'association pédagogique et de ses fidèles adhérents, comment M. Python se fût-il soustrait à l'obligation de prendre part à nos fêtes annuelles ? On le vit non seulement s'associer aux débats, mais rehausser la séance récréative par de vibrantes allocutions qui s'adressaient au cœur de ses auditeurs pour atteindre plus sûrement leur intelligence et leur volonté. Pas d'assemblée, pas de bonne assemblée qui ne sera honorée de la présence d'un supérieur dont la bienveillance s'imposait à tous et dont le dévouement n'était mis en doute par personne ! J'ai souvenance de deux seules réunions où l'on enregistra son absence. Ce fut comme un nuage obscurcissant notre azur. Une fois même, le bruit s'était répandu qu'une grave indisposition retenait M. Python loin de sa grande famille enseignante ; la physionomie de l'assemblée trahit aussitôt l'inquiétude de chacun. Mais voici venir un télégramme : « Appelé pour affaire urgente à Berne, vous adresse souhaits pour succès de la journée et fruits heureux qu'elle doit produire. » Aussitôt, les fronts de se rasséréner et tous de saluer le délégué du Gouvernement arrivant à l'instant pour participer aux divers actes de la journée.

Réserveons pour un prochain article la tâche de prouver que les propositions des réunions pédagogiques n'ont point été étrangères à maintes mesures de développement auxquelles notre école populaire doit une part de son avance constante. Ce sera l'heure aussi de souligner les interventions du Directeur de l'Instruction publique dans les délibérations sur les sujets de pédagogie et de didactique inscrits au programme, interventions sagaces autant qu'opportunes qui faisaient dire à nos hôtes étrangers : « Pour M. Python, la pédagogie n'a donc plus de secret ! » Au cours de la discussion, le haut magistrat relevait les conclusions pratiques ; il lui arrivait d'en proposer parfois de plus précises et de suggérer même des thèses dont l'étude viendrait renforcer, s'il était utile, les décisions à soumettre à l'autorité compétente. Il ne fallait voir, dans cette activité aux séances du chef responsable de l'enseignement, que le souci de rechercher le « mieux » scolaire en regard des contingences du moment et des possibilités de réalisations immédiates. S'il orientait, à l'occasion, le comité dans le choix des questions ; s'il se permettait d'en indiquer d'autres, il donnait, en outre, de judicieux conseils sur la manière de présenter les rapports généraux pour que les conclusions en soient la suite normale et apparaissent pratiques et appli

cables. Qui ne se souvient du regret qu'il exprimait quand la thèse proposée offrait à l'étude un champ trop étendu ? « Vous faites, dira-t-il un jour à propos de la lutte à entreprendre contre la tuberculose, vous faites passer sous nos yeux tout un traité d'hygiène scolaire et publique, de pédagogie, voire de psychologie. Il importe de se limiter et c'est ici le cas de répéter l'adage : « Qui trop embrasse, mal étreint ! » L'hygiène eût suffi comme premier élément à considérer dans le concours réclamé de l'école pour faire rétrograder la terrible maladie... » « Le Directeur de l'Instruction publique, dira-t-il ailleurs, assiste toujours à vos assemblées dans la pensée de s'y instruire et de dégager de l'échange de vues quelques suggestions dont il sera possible de tirer parti. Or, considérez vos conclusions et demandez-vous comment on pourrait traduire en fait le couronnement de votre rapport. » Une autre fois, par contre, il félicita le comité d'avoir restreint le champ de l'étude proposée : sage limitation qui fut également favorable au rapport, à ses conclusions et au débat survenu. « On a, assurait-il, gagné en profondeur ce que l'on avait perdu en étendue et c'est tout profit pour l'application ultérieure. »

Encourager, instruire !... ces deux mots nous livrent le pourquoi de la participation continue de M. Python aux délibérations de notre monde pédagogique. Ne mettent-ils pas aussi en relief le bonheur que nous ressentions tous de jouir de sa présence, de profiter des conseils de son expérience ? Cette impression était réciproque, car nous savions que le vénéré Directeur y prenait un plaisir extrême et goûtait pleinement les joies de ce jour, trop courte station, hélas ! dans son activité sans relâche, hérissée de luttes et de difficultés.

Mais ce n'était pas un repos absolu, car la Société d'éducation donnait, en ces journées, au chef aimé des instituteurs le moyen de dire sa pensée sur l'école, sur l'avenir de notre enfance et de notre jeunesse. Multipliées par la presse, les paroles du Directeur de l'Instruction publique ont éveillé partout, dans le pays, le désir et la volonté de faire progresser l'instruction primaire ; leur retentissement jusqu'aux confins du territoire ne laissa pas d'exercer une salubre influence sur les développements moraux et économiques qui se produisirent ensuite. De la tribune improvisée qui lui était offerte, la voix de M. Python portait loin et haut. Sonore et sympathique, elle disait de fortes choses dans une langue faite de simplicité et de bonhomie ; mais si simple qu'elle se révélât d'ordinaire, elle atteignait l'éloquence quand le sujet ou les circonstances s'y prêtaient et rien n'ajoutait à sa satisfaction comme l'espoir d'avoir été écouté et compris. A peine s'était-il levé qu'un silence profond régnait dans la vaste enceinte, l'instant d'avant encore pleine d'animation et de bruit ; aux premiers accents de son bel organe, les convives, suspendant conversations et confidences de l'amitié, n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour suivre l'orateur jusqu'au moment où de toutes

parts retentissaient les applaudissements d'un auditoire frémissant et charmé.

Il parla, un jour, avec enthousiasme de la puissance de l'idée. C'est surtout par l'idée que se distinguaient ses discours ; soit qu'il évoquât les fastes de notre histoire, les annales de notre société et les traits de ses fondateurs, soit qu'il saluât le développement progressif de l'école ou exprimât sa confiance en l'avenir de l'enseignement et du pays, soit enfin qu'il prodiguât les conseils que lui dictait son amour patriotique, il remplissait superbement le rôle de semeur d'idées. Pourtant, son verbe, qui ne connut jamais de réticences, s'attachait parfois à stigmatiser des travers de race, de ces défauts de chez nous dont nous ne nous inquiétons guère parce que nous en sommes tous plus ou moins imbus. Mais, aux remarques, aux reproches même, M. Python ne manquait pas de joindre quelque éloge, dosant le mélange si habilement que la potion, pour maussade qu'elle fût, ne semblait point désagréable à qui voulait y goûter. Jamais, dans les journées de la Société d'éducation, un orateur ne parla comme lui. Si c'était merveille de l'entendre, ce l'était plus encore de voir l'auditoire électrisé par ses accents qui n'avaient rien de la voix clamant au désert.

Au surplus, il avait conquis déjà ses auditeurs par le seul prestige de sa présence : son organe sonore qui vibrait sans effort et qu'il savait harmonieusement moduler, le geste sobre, affirmatif et volontaire aux endroits passionnés, la puissance d'une constitution physique faite pour braver la fatigue et le poids des affaires et, surtout, cet aimable sourire accusant encore la bienveillance native de ses traits, tout en lui soulignait la clarté de sa pensée et la force de sa parole. Ah ! cet aimable sourire, il le gardera jusqu'au jour où une maladie implacable et sournoise aura miné cet organisme puissant qui semblait dominer les travaux et les ans ; il le gardera lorsque s'éteindra cette voix séductrice que je crois entendre encore en songeant au passé.

A me remémorer certains discours de M. Python, je découvre une autre qualité de l'orateur et de l'homme d'Etat dans un remarquable esprit d'à-propos mis au service de son patriotisme, de son amour pour l'école et le peuple fribourgeois. Une date, un souvenir, l'écho d'un fait divers, un point des débats du matin, le rappel d'un événement politique, que sais-je encore ? serviront de thème à des causeries, sobres en fleurs littéraires, mais fortes et évocatrices, pareilles à ces images antiques aux lignes nettes qui retiennent l'attention et font penser.

Au hasard de mes souvenirs et en m'aidant de relations de la presse, que j'essaie de reconstituer quelques passages, ternes sans doute, hélas ! des improvisations d'un tribun qui eut toujours le don de captiver les foules !

S'il aime notre Société, est-il besoin de le redire ? En chaque

circonstance, M. Python lui marquait sa prédilection et, dans tous ses discours, lui manifestait sa gratitude et sa sympathie. Ainsi, à Cressier, l'entend-on s'écrier : « Sur ce sol sacré des libertés helvétiques, je félicite la Société d'éducation d'avoir repris son élan et donné à cette assemblée la splendeur d'autrefois. On ne dira jamais assez combien sont importants les services qu'elle a rendus à la cause de l'instruction. C'est dans son sein que sont nées tant d'idées généreuses qui, répandues dans le canton, y ont préparé l'opinion aux mesures de développement votées par les autorités. C'est par elle que des moyens de perfectionnement ont été proposés, que des méthodes excellentes sont descendues dans le domaine de la pratique et rendront, par leur application intégrale, l'école fribourgeoise populaire et prospère. C'est grâce à son influence que le corps enseignant a connu un accroissement de considération qui ne lui est plus ménagée, comme jadis, en notre cher pays. »

A Châtel, où l'on solennisait la 25^{me} année de fonctions de M. le conseiller d'Etat Python, le vénéré jubilaire, dans un aperçu d'une émouvante éloquence — nous apprend le narrateur — évoqua les débuts de la Société fribourgeoise d'éducation et la perspicacité de ses généreux fondateurs qui ont semé ce que nous récoltons aujourd'hui. Après une réminiscence de la tourmente du Kulturkampf qui s'en prit à la foi des aïeux, il glorifia les mérites de Fribourg qui a lutté aussi pour défendre sa religion sans entraver ni l'évolution normale des temps, ni la loi du progrès qui est dans le plan divin.

La composition de la Société apporte à la cause de l'école, affirmera souvent M. Python, d'ardentes et nombreuses sympathies que l'on aurait bien tort de négliger. Aussi met-il en garde contre telles divergences qui pourraient surgir dans ses rangs. « Ce serait le royaume divisé contre lui-même dont parlent les Saints-Livres, royaume qui n'a pu résister aux luttes intestines et dont la ruine a été grande. Il n'en sera pas ainsi de notre chère association qui poursuivra sa tâche sacrée de grouper en faisceau puissant et compact le corps enseignant, le clergé, les autorités et les amis de l'instruction chrétienne. »

Il avait souligné, un jour, les mérites de la pédagogie qui n'est point appréciée chez nous comme elle devrait l'être. Il poursuivit ainsi : « Le peuple fribourgeois est de riche nature. Il a des sentiments de délicatesse, de finesse, de bonhomie qui n'ont qu'à être coordonnés et soutenus par l'esprit de méthode. Inculquons donc cet esprit de méthode, répandons-le à pleines mains et Fribourg poursuivra sa mission, répondant aux espoirs fondés sur lui. »

A un orateur qui célébrait la vaillance des Vieux-Suisses, le Directeur de l'Instruction publique ajoutera : « Si l'ère des conquêtes territoriales est close, et si l'on peut répéter, après vos chanteurs :

*Tu peux grandir, ô Suisse, ô ma patrie,
Grandir encor, mais du côté du ciel !*

il est un autre champ susceptible d'extension. Nous y gagnerons de très nobles lauriers en y faisant fructifier notre capital intellectuel. L'école est le meilleur facteur pour maintenir le canton dans la voie du progrès ; elle joue ainsi un rôle essentiel dans le développement du pays et c'est au corps enseignant qu'est dévolu l'honneur de le conduire, tout d'abord, par la formation de la jeunesse en sa marche ascensionnelle. »

Ayant loué la science de l'éducation et l'esprit de méthode, le distingué magistrat pouvait regretter que, méconnaissant la valeur du capital intellectuel, notre peuple ait des notions aussi peu claires et solides sur le prix du temps. Celui qui fut un grand laborieux, qui trouva toujours le temps trop court en face de ses multiples besognes, fit, nous assure-t-on, un exposé étincelant des conséquences fâcheuses que la méconnaissance du prix du temps apporte au pays.

Autre reproche ! Le rapporteur de la séance de l'avant-midi avait fait une distinction entre les microbes à combattre au dedans et au dehors de nous. Reprenant cette distinction, M. Python précisa : « Nous avons, à la vérité, un microbe également nocif à extirper, celui qui nous dicte une trop grande confiance en nous-mêmes, qui fait que nous sommes satisfaits du plus minime effort. La relation que j'ai sous les yeux de ce discours qui fut une étincelante et pittoresque causerie me paraît bien sommaire ; aussi, évoquant mes souvenirs, j'essayerai de reproduire un peu de cette improvisation qui m'avait impressionné ainsi que beaucoup d'autres.

M. Python raconta d'abord, avec sa bonhomie heureuse, qu'en passage dans une classe enfantine, il avisa un garçonnet appliqué à tracer une lettre sur la planche noire. Invité à répéter l'exercice, l'enfant, têtue, s'y refusa : *Ma fin na !* dit-il, *llè praô bon !* Ce « *llè praô bon !* » conclut M. Python, est bien de chez nous, nous le reconnaissons sans qu'il ait à produire son extrait de baptême. » *Llè praô bon*, n'est-ce pas ce que prônent les partisans du moindre effort ; ce qu'on entend, dans notre canton, quand une étude ennuie, quand il serait indiqué de remettre un ouvrage sur le métier ? *Llè praô bon !* disait ce fermier ruiné sur le sol où son successeur étranger s'enrichira. *Llè praô bon !* est la justification de tant d'hommes refusant des soins spéciaux à leurs produits que la concurrence va priver de débouchés rémunérateurs. N'est-ce pas le *llè praô bon !* que l'on aimait à redire dans l'école de jadis, depuis les maîtres jusqu'aux élèves pour s'éviter une fatigue ou un ennui. *Llè praô bon !* joli à la vérité s'il se pare du charme de l'enfance, est néfaste dans l'ordre moral, car il forme l'obstacle invincible de tout perfectionnement. Dès que l'on aura éloigné la nonchalance des diverses activités humaines, le *llè praô bon !* aura vécu. « Ce n'est que si nous nous livrons à un travail incessant sur nous ; ce n'est que par l'amendement personnel que nous ferons rayonner, dans notre entourage, l'influence salutaire du bon éducateur. La Société d'éducation y a contribué et c'est, ajouta

M. Python, une joie pour moi d'en proclamer les services chaque fois qu'il m'est donné de me trouver au milieu de vous ! »

Ce discours, avec tant d'autres, eût mérité d'être recueilli sur la plaque sensible du gramophone. Qu'importe le peu qui reste, si ce que j'en ai dit suffit à démontrer la profonde affection de M. Python pour la Société d'éducation.

Que devons-nous donc à la mémoire de ce grand mort qui aima l'école, ses maîtres et ses protecteurs avec tout son cœur ? Garder la tradition de notre association, nous rappeler qu'elle ne sera ce qu'a voulu qu'elle soit M. le conseiller Python qu'en conservant sa complexion primitive qui en a fait une société idéale par excellence, le groupement harmonique de ceux qui, dans notre pays, s'intéressent au développement intellectuel et moral des jeunes générations.

Nous ne reverrons plus le vaillant protecteur de notre société ; mais, longtemps encore, nous redirons, avec une ferme espérance, ce quatrain de la cantate composée par M. le professeur Bovet, à l'occasion de la journée jubilaire de 1911 :

*Le temps peut s'envoler ; son œuvre restera !
Mais une chose encor va survivre avec elle
Et qui, dans l'avenir, jamais ne faiblira :
C'est la reconnaissance en chaque cœur fidèle.*

(A suivre.)

E. G.

Leçons de français pour le cours moyen

VI

LE PÈRE GIRARD

Chapitre 11, page 119.

1. *Etude biographique.* — Nous allons étudier, aujourd'hui, l'histoire d'un homme qui fut un grand ami de l'enfance dans notre canton. C'est le Père Girard. Qui a vu, à Fribourg, sa statue ? Où se trouve-t-elle ? En quoi est-elle ? Voici un tableau (une carte) qui représente ce célèbre religieux. Vous verrez un autre tableau dans votre livre de lecture.

3 et 4. — a) *Naissance* : Le Père Girard est né à Fribourg en 1765. Sa maison natale se trouve près de la cathédrale de Saint-Nicolas. Sur la façade se trouve une plaquette sur laquelle on peut lire : « Ici est né le Père Girard. » Il était le cinquième enfant d'une nombreuse famille. Il aimait beaucoup sa mère et lui aidait dans les travaux du ménage.

b) *Enfance* : Jean Girard (en religion Grégoire) ne fréquenta point les classes primaires de la ville. A ce moment, à Fribourg, 40 élèves seulement fréquentaient l'école. La famille du Père Girard avait un précepteur. C'est avec lui que le petit Jean apprit les notions élémentaires de l'instruction.

c) *Au Collège* : Quand Jean fut un peu plus grand, il entra au Collège St-Michel. Ce Collège était alors tenu par des Jésuites (Père Canisius).

d) *Vocation* : Le Père Girard se décida à devenir religieux. Il entra dans l'Ordre des Cordeliers. Il alla d'abord étudier à Lucerne. Il fut un très bon élève et ses maîtres l'aimaient beaucoup. Il étudia ensuite en Allemagne. La théologie était sa branche préférée.